

ETCHEBARNE Dominique, Dit ETCHE

Il m'a été suggéré par Jean Louis MONTANE d'écrire quelques lignes au sujet de Dominique ETCHEBARNE décédé. C'est avec grand plaisir et beaucoup d'émotion à retardement que je me prête très volontiers à cet exercice.

Bien évidemment, je n'ai pas manqué d'abord de m'enquérir de l'aval de sa veuve et des enfants qui m'ont laissé toute latitude et pour cause.

Domenica était mon plus grand ami de tous les collègues que j'ai connus, celui avec qui nos familles ont eu le plus de relations. Il nous le rendait bien... Nous avons des affinités communes, tant sociales et familiales que professionnelles et culturelles : **celles de la terre**. Une communion d'idées et de passions. Nos familles, jusqu'aux enfants, étaient et sont toujours liées. C'est pourquoi j'en fais une histoire quelque peu commune. Donc voici.

Dominique ETCHEBARNE, Dit ECHE, était né à Garindein-64 près de Mauléon, le 25 janvier 1947, fils de Pierre et de BELAITS Marie, agriculteurs.

Ses parents durent, comme les miens, quitter par force la métairie qu'ils exploitaient pour aller salariés au chef-lieu de canton. Sa mère très âgée vit toujours.

Ses études à « l'Université de Garindein » et au Cours complémentaire de la Basse Ville de Mauléon le conduisent en 1963 à l'Ecole Normale d'Instituteurs de LESCAR d'où il en sortira avec moi en 1968 après un petit incident scolaire qui l'avait marqué. Sortis de l'EN nous avons, peu ou prou, un parcours commun qui nous a soudés pour toujours, sauf pour le Service militaire.

ETCHE à l'EN

Il parlait en famille avec plaisir de ce passage de sa vie de jeunesse, les casse-croûte ou le confit de canard chez Marinette, notre lingère, des parties de mus très animées avec les copains, Le dabe, les profs, etc. Et les disputes épiques avec celui d'Ispoure (devinez qui ?! un indice : JPM...) ; souvent ensemble, se chamaillant sans cesse. Ils leur arrivaient même de drôles de mésaventures.

La sieste pour lui était précieuse même dans sa jeunesse. Son « coup de barre » nous indiquait 14 h et il lui fallait un « petit quart d'heure ». Sauf que les cours commençaient à 13 h 30. Il me disait de le réveiller... En mai 1968, Raymond BERTHOUL, notre Directeur, déclara un jour où les grèves battaient leur plein : « J'ai voulu instaurer le dialogue sur la *Participation* (Voir discours de De Gaulle) en classe de Formation professionnelle et j'ai été interrompu par des ronflements ! ». La rixe qui s'en suivit dura jusqu'au soir.

Le dimanche, nous ne rentrions pas à la maison car nous n'avions pas de moyens. Il jouait au rugby au SAM à Monein comme talonneur. Il fut même champion du Béarn Honneur avec l'équipe première.

Il a son premier poste à Lambarre (Ordarp) en 1968, (Moi à Arhansus, le bled à Giscard !). Demi-pension chez Monomy. Nous nous rencontrions souvent.

Puis il fut nommé à Hosta, moi à Béhorléguy, puis à Bunus, communes limitrophes et giboyeuses, s'il en est : nous en avons ramené des lapins, lièvres et bécasses.

Il quitta Hosta pour enseigner un an à l'Ecole d'agriculture à Saint-Palais dirigée par Pierrot UHART.

Pendant les vacances scolaires nous étions moniteurs aux PEP sans jamais être ensemble.

Il partit pour la Coopération, poste qu'il obtint à la seconde demande à Kaélé au Nord Cameroun. Contrairement à moi qui en avais été évincé pour finalement goûter aux joies des commandos du 126^e R.I. comme Ernest VERON-DURAND ! Nous correspondions par courrier malgré une distribution plus qu'aléatoire de la poste de ce pays sahélien.

ETCHE et la montagne

Nous sommes retournés de nos obligations militaires et avons réintégré des postes dans nos écoles respectives. Nous avons été recrutés à la FOL des PA, à l'Abérouat à Lescun par Baptiste ETCHANDY, le Directeur, pour compléter sa « colonie basque » de ce village, comme il s'y disait. Nous y sommes retournés après l'armée. Nous y avons fait toujours équipe ensemble plusieurs étés et avons conduit de nombreux groupes d'ados, garçons et filles, par les multiples sentiers aspois, ossalois et basques et sur les sommets environnants (Soumcouy, Contende, Anie et autres...).

Le 30 juin 1972 nous amène comme co-gérants et/ou alternatifs à garder le refuge d'Arlet à 2000 m d'altitude au-dessus du lac du même nom au bout de la vallée du Belonce, chalet construit deux ou trois ans avant par le Parc National des Pyrénées. Des rotations d'hélicoptère l'avaient meublé, équipé de matelas, couvertures et autres quelques jours avant l'ouverture... Nous connaissions déjà ce beau refuge inexploité par le Parc par manque de gérant et qui n'était pas fréquenté car méconnu. Nous y avons déjà fait des haltes en 1971. Et nous étions bénévoles.

Cette année-là, le lac commença à dégeler seulement le 4 juillet et il garda une bordure de glace tout l'été du côté de l'adret. Pas âme qui vive en dix jours, les bergers ne montant à leur seconde estive que vers le 14 juillet. Une météo exécrable. Cependant, un après-midi nous entendîmes des godillots dans l'escalier, nous ouvrimmes et un randonneur trempé se présenta émergeant de la brume ; nous fîmes du feu espérant qu'il nous tiendrait compagnie au moins jusqu'au lendemain. Il commanda une bière que nous lui servîmes. Il se réchauffa et une fois ses habits secs, nous remercia pour notre hospitalité et s'évanouit dans le brouillard épais comme il était venu... à notre grand regret.

Quoi se dire, que raconter ? Nous savions tout déjà l'un de l'autre. Les journées étaient une éternité, l'apprentissage de la solitude ou du moins de l'isolement. Alors vinrent les échanges des secrets de toute nature du fond de nos cœurs. Je pense que c'est ce qui scella sans doute indéfectiblement notre amitié déjà profonde.

Chaque jour, au début, nous avons attendu impatiemment l'arrivée de l'hélicoptère promis qui était censé faire le gros du ravitaillement en nourriture, boissons, gaz, patates, etc. Une mouche qui volait ?! Oh ! l'hélico ! Mais rien. A dos, donc, et à tour de rôle, à jour passé, selon le stock.

Les grands besoins de choses encombrantes et lourdes étaient réalisés avec des bêtes de somme mises à disposition par les bergers des alentours : la jument de Moutengou d'Osse, le mulet Ocaña de Francis Loustalet de Lourdios et les ânes de Pierre Nouqueret de Bedous. Dès la veille il fallait aller chercher les ânes au plateau de Banasse, le mulet et le cheval en principe déjà prêts étaient pris en main le matin en passant à Hallary. Parfois Ocaña disparaissait avant dans le Belonce ayant d'instinct reniflé la corvée à subir. Ce n'était pas la moindre affaire pour le ramener !

Dominique adorait conduire ces caravanes bâties en les descendant au Callaou de Lhers très tôt le matin pour remonter en fin d'après-midi. Elgoyhen (Harrichet) et Laporte (Lavignette), les deux Pierre, bergers d'Accous, recevaient très bien les basques d'Arlet et aidaient à charger les bâts, à préparer l'équipage. Ils savaient leur donner du moral pour monter. Le parcours était assez pénible et même dangereux à certains endroits, sous le Labigouer et au-dessus d'Espelunguet. Le poids de nos sacs à dos en surprenait plus d'un. Avant d'attaquer le dernier grand quart d'heure du rapaillon final très pentu, la halte était amicale et réconfortante dans l'un ou l'autre des deux cayolars d'Aillary, à tour de rôle, chez les bergers d'Osse concurrents qui aimaient échanger avec nous avec du Ricard dans le haricot, comme disait ETCHE en roulant les R.

Nous recevions leur visite tous les jours après la sieste par tous les temps, Moutengou et Brinkou : le verre de vin, le café avec du breuilh ou greuil, *zamera* en basque, qu'ils apportaient, le rhum... Les nouvelles, les histoires, leurs problèmes... Un de l'autre cayolar, René BEDOU d'Osse en Aspe venait le soir. Il était jeune et fougueux. Il lui arrivait de traire les brebis, éloignées du cayolar, très tard, la pile entre les dents ! Et de renverser parfois la traite en chemin !

Un jour, après la halte, il m'aida à endosser mon sac : « *Mes qu'es hole dap aquet sac ?!* » et je répondis : Oh ! avec ça tu ne montes pas ici en cinquante-cinq mn, même en t'accrochant à la queue de l'âne que tu bastonnes. Car nous étions alors bons marcheurs mais il nous fallait trois heures tout de même.

Certains soirs ETCHE me disait : « Si tu fais la vaisselle, demain matin je vais essayer de ramener du poisson pour le déjeuner (*Askaiteko !*) ; car nous parlions toujours basque entre nous.

Nous apprîmes aussi quelques phrases du béarnais avec les pâtres que nous comprenions assez bien vers la fin en soutenant même conversation. Le vieux LAZAILLE de Hortassy sortait sa blague... et il nous apprit à rouler le gris. Il n'y avait pas l'étiquette « Non fumeur » !

Toujours est-il qu'ETCHE se levait dès l'aube après une nuit assez tonitruante, buvait un café et partait discrètement au bord du lac avec nos chiens, Kora et Vulcain, et sa canne à pêche qu'il n'avait pas manqué de faire suivre afin d'assouvir sa seconde passion. Il revenait rarement bredouille et il lui arrivait de sortir souvent du très beau poisson de l'eau froide des profondeurs lacustres : un, voire deux magnifiques pièces, jamais plus car ça nous suffisait, des ombles chevaliers, que nous accommodions à notre façon ; un mets de choix jalosé par certains randonneurs pêcheurs qui sont

toujours repartis le panier vide. En effet le lac avait été aleviné et peuplé de jeunes ombles très difficiles à capturer quelques années auparavant par le PNP.

Les gardes passaient nous voir souvent. Parfois ils restaient la nuit dans leur piôle réservée. Ils étaient sympas à part un. Jeannot CEDET a marqué favorablement notre esprit...

Du chalet nous en étions descendus le 1^{er} septembre pour reprendre la classe vite. ETCHE avait opté pour un poste à Jatxou dans la plaine car il était supposé que sa fiancée Cathy, postière à Paris, serait mutée à Bayonne... Ce qui ne fut pas du tout le cas.

Ils se marièrent le 9 juin 1973 à Idaux-Mendy et Cathy reprit son travail à la capitale vite après.

Le 1^{er} juillet nous reprîmes ensemble la gardiennage d'Arlet pour la seconde année, toujours pour le compte de la FOL de L'Abéroutat. Cette saison-là fut assez éprouvante physiquement et moralement. L'hélico encore attendu n'apparut pas plus que l'année d'avant. Seuls les vautours volaient bas et se posaient sur les bêtes mortes. Donc tout à dos. De plus, le bouche à oreille avait considérablement augmenté la fréquentation. Il y a des basques là-haut !...

Dominique qui avait des connaissances de la flore et de la faune sortait les groupes d'ados et enfants de passage au chalet, avec leurs monos, pour essayer de leur montrer plantes et fleurs, mais surtout des isards derrière les crêtes de roche rouge ou les marmottes à Banasse...

En août, il prit une semaine pour aller auprès de Cathy à Paris. Je me rappelle d'alors un fameux 15 août où les bergers s'étaient disputés et la rage de dent avec une infection qui m'avait pris deux jours avant qu'il s'en retourne. Après je descendis à Bedous me faire ouvrir l'incisive et l'abcès se purgea le lendemain.

Les pâtres aragonais nous rendaient visite. Nous les recevions bien : pain, fromage, vin, café, rhum. Nous discussions un moment en espagnol. C'étaient des hommes au teint noir, vêtus d'une pelisse de peau de mouton et chaussés d'*albarcas*, espèces de sandales aux semelles taillées dans de vieux pneus de Vespa et maintenues par des lanières de cuir croisées autour du mollet, enserrant le bas du pantalon, portant la besace, la gourde et le bâton. Des êtres d'un autre monde !

Pour nous remercier de notre accueil, ils nous disaient qu'ils avaient laissé quelque chose au frais dans une source méconnue qu'ils nous avaient indiquée, derrière le Pic rouge, vers le sommet du versant de la profonde vallée d'Agua tuertas où serpente majestueusement le rio Aragon Subordán. « Sabe donde esta ! » Le lendemain de bonne heure nous allions par le col d'Arlet, à dix minutes du chalet et une centaine de mètres plus haut, chercher leur dépôt gracieux comme l'avait été notre réception : souvent une bouteille de *Quarenta y tres*, *Ricard* ou autre apéro y avait son culot trempé dans l'eau fraîche... Cela nous donnait l'occasion de contempler au soleil levant le Bisaurín (2670 m) et ce superbe panorama de la haute vallée de Siresa, quasi vierge de toute présence humaine et surtout de véhicules où paissaient vaches et moutons par milliers.

Avant de quitter le chalet, le 1^{er} septembre 1973 nous reçûmes des bergers venus de loin, de la Cuarda, de Couecq, d'Aubize, de Souperet, de Hortassy... On se connaissait tous pour nous être vus au moins une fois. Ils nous avaient comme adoptés car ils sentaient que nous vivions « **la terre** ». Et la veille nous rangeâmes la réserve de bois que nous avions montée, avec Baptiste, de Hortassy quelques jours avant sur jument, mulet, et ânes et fendu afin que les gens de passage puissent se réchauffer après. Ce bois nous avait chauffés bien avant d'aller au feu !

Nous avons souvent évoqué ces souvenirs entre nous.

Retour aux sources

ETCHE fut muté en septembre 1974 à Mouguerre Eliçaberry où le couple s'installa. Ils eurent trois enfants, Christine (1974), Gérard (1975) et Pierre (1978).

Dominique avec Cathy et les enfants rapatrièrent leurs pénates vers leur montagne souletine à Aussurucq à la rentrée de 1978. Il occupa ce poste jusqu'à la fermeture en 1999. Entre temps la famille s'installa à Mendy dans la maison bâtie en 1990. Finalement, Cathy avait eu sa place à La Poste de Mauléon après douze années de congé de disponibilité pour élever les enfants. La famille vivait paisiblement. ETCHE était une figure dans le milieu enseignant et cynégétique souletin. Le décès accidentel le 17 juillet 2004 de Pierre, Dit « Pitchou » à 26 ans, le dernier enfant, affecta profondément et durablement la famille.

ETCHE et la chasse

Dès son installation dans cette commune de haute Soule, il s'intégra à la vie locale et on lui confia dès l'arrivée la présidence de l'ACCA, la société de chasse : « Ton fançais se raccourcit moins

vite que le nôtre » avait-il entendu. Il sera vingt-huit ans à la tête de cette association et s'impliquera beaucoup dans le domaine de la chasse, sa véritable passion. Lui, Internet l'intéressait pour les reportages cynégétiques qu'il se passait la nuit. Il entretenait une belle meute de chiens courants, ses deux chiens à plume et une volière de palombes qui servaient d'appeaux à la saison migratoire.

Il donnait bénévolement des cours aux jeunes du canton afin qu'ils passent positivement l'examen du permis de chasser.

De toute sa vie il n'a manqué qu'une seule ouverture de la pêche, celle que lui « avait fait perdre Cathy », le 4 mars 1978 pour la naissance de Pierre !

Et surtout, une seule de la chasse, celle de 1994. Ayant eu connaissance de sa situation médicale en juin, il subit une grave opération chirurgicale en septembre afin de retarder un mal fatal. Auparavant nous lui tînmes une semaine à Bizkarze (cayolar au pied d'Orhy) où il prenait le « tour de berger » à la place de son voisin.

Dès qu'il fut quelque peu sur pied, au mois d'octobre, il allait chasser la palombe aux cabanes d'Ugatze après Ahusquy. Il lui fallait beaucoup de volonté pour surmonter son handicap et petit à petit il reprit bien du poil de la bête. Après trois années de congé de longue maladie, il retrouva son poste à Aussurucq qu'il dut quitter très à regret pour cause de fermeture administrative. Il termina sa carrière d'institut (Oh ! Pardon de Professeur des écoles ! Un terme qu'il n'aimait pas beaucoup) à l'école de Menditte en RPI avec celle d'Idaux pour prendre sa retraite en septembre 2002.

ETCHE, la langue et culture basque, les pastorales

D'abord pour la langue, nous parlions beaucoup en basque avec une extrême facilité, comme maintenant, et nous nous comprenions à merveille, xibero ta manech. Mais pas le « batua » qui n'a ni corps ni d'âme selon nous, mais la vraie langue du cru. Déjà jeune, il avait été surnommé le « poète paysan ».

Il cultivait de beaux légumes dans le grand jardin devant sa maison ; mais aussi à la façon de Voltaire car il en connaissait un chemin en matière de culture basque ; Cathy y avait aussi part et avec ses fleurs.

Retraité, il était plus occupé que jamais notamment dans l'association Ikhertzaleak qui a pour but l'étude et la sauvegarde du patrimoine souletin. Par l'organisation dans l'ACCA, sa famille.

Il avait établi une cartographie locale qui indiquait avec une minutieuse précision tous les lieux et sentiers, cayolars et sources qu'il avait appris avec les vieux d'Aussurucq. Dans les Arbailles, cette immense forêt, il était comme chez lui ; il en connaissait les moindres recoins, savait les endroits à champignons... Ses cueillettes étaient remarquables.

Lorsqu'il trouvait de belles branches, il les coupait pour les ramener à la maison : cela devenait de beaux bâtons.

Des écobuages mal maîtrisés, une année, lui avaient permis de faire une grande réserve de matériau : noisetier, châtaignier, frêne, houx et néflier. Car il lui en fallait beaucoup pour fabriquer les bâtons de pastorales.

Il en fournit cinq fois, en commençant par celle de Garindein, son pays natal, en 1996 avec celle *Sabin Arana Goiri* où le sujet qui était son cousin germain, Pipo ETCHEBARNE devait mourir en scène à part qu'il tomba un peu plus tôt que prévu dans la pièce, foudroyé par une crise cardiaque. Les acteurs eurent le cran de continuer comme si de rien n'était mais cela n'avait pas trompé Dominique.

Donc pour fournir les bâtons d'une pastorale il en fabriquait environ 120 à 150. Avant la livraison, son atelier en était plein, et il y en avait partout même sur la table de la salle à manger au grand dam de Cathy, désespérée ! Vivement que tout ça s'en aille ! soupirait-elle.

Cette année-là, il en fabriqua un pour chacun de chez nous en oubliant notre fille cadette, mémoire de nos familles, qui le lui fit remarquer. Alors l'année d'après il recommença pour faire cadeau de cinq bâtons encore mieux décorés que les premiers, expérience aidant. Nous les gardons en souvenir de lui.

A la cinquième pastorale, Petti Buhame à Garindein, celle de 2014, pour laquelle il fournit encore les bâtons, il cessa ensuite cette activité. Il avait dit qu'il n'avait plus de quoi fabriquer. Il me disait : *Makhilen egiteko behar dük phasta hatzaman ta bildü ! Ni ez nük baboro hun. (Pour faire des bâtons il faut trouver le bois et le stocker, moi je ne suis plus apte.)*

Pour conclure

Pour avoir enseigné dans sa classe en tant que Zilien, tant à Aussurucq qu'à Menditte, je peux dire que c'était un instit qui exerçait exactement comme je concevais le métier. C'était sérieux, pragmatique, ordonné, propre et efficace. Comme je n'étais pas « inspecteur », je n'aurais su évaluer son travail, bien qu'ayant parcouru de multiples écoles et classes, j'en eus tout de même une certaine petite idée ; plus que précise même.

C'était un père de famille affable, patient et il a inculqué, en plus des notions élémentaires de politesse et de respect, son esprit de solidarité et de cohésion à ses enfants. Il avait six petits-enfants qu'il adorait.

Sa convivialité était reconnue : la porte de sa maison était toujours ouverte et le couple avait une façon plus qu'agréable de recevoir copains et amis. Sa disparition n'a rien changé en ce domaine.

Cathy qui ne manque pas de courage reste bien entourée par la famille, de son fils Gérard surtout car proche à Mendy même et Christine en Garazi. Elle s'occupe des petits avec beaucoup d'amour. Cependant les amis d'ETCHE aussi disparus lui font défaut, surtout Juge Arhex.

ETCHE, Josafateko sorhun arrakuntra artino*

La montagne, c'était ça son endroit de prédilection : il s'en approchait avec son Pick-up 4x4 pour faire ses balades. Chasseur émérite au palmarès hors du commun, il était très adroit, ses tirs faisaient mouche souvent ; il a tué beaucoup de gibier sans abuser, du petit, palombes, bécasses mais surtout des gros, chevreuils, sangliers, cerfs.

Il avait plusieurs fusils et avant d'acheter sa magnifique carabine qui coûtait très cher, Cathy avait dit :

-Si tu achètes ce fusil, moi j'achète la télé couleur ! Une menace !

Je leur dis : « Vous achèterez les deux. » Ce qu'ils firent.

La salle à manger chez lui a deux superbes trophées. Gérard qui aussi la passion a pris la suite dans ce domaine.

C'est au retour d'une de ses promenades qu'il a eu un accident avec son véhicule à cause d'un gros cerf qui lui a traversé la route et qu'il a voulu éviter. Dirait-on que cet animal a vengé ainsi ses congénères perdus car le choc, apparemment anodin, a amené par la suite des complications en réveillant sans doute le mal ancien. Il fut hospitalisé fin décembre 2015 à Saint Palais et douze jours après il décédait le 6 janvier 2016 laissant sa famille surtout et les amis éplorés. Ses obsèques à Mendy ont permis des retrouvailles émouvantes d'anciens de l'EN.

Il a emporté avec lui quelques menus secrets comme j'emporterai un jour les miens sans les divulguer. Je lui dédie personnellement la chanson d'Etchahun, Pierre Topet de Barcus : De Trevillen azken khanta : https://www.youtube.com/watch?v=uykrp0g6I_c

Et pour finir, toujours de ce poète souletin, ce verset :

*Ene haurrak adio, seme alhabak oro,
Josafateko sorhun arrakuntra artino !
Ükhen izozie bethi Jesüsi amodio
Heben ükhena gatik aphür bat eskarnio,
Han sendotüren dira zien zauriak oro.*

Etant donné qu'on ne m'a déterminé que l'échéance et pas la quantité de ces lignes, j'ai pris libre cours et j'espère que j'ai présenté ici un portrait personnel et environnant de Dominique aussi vrai que possible avec l'espoir de n'ennuyer personne.

Comme je considère que nos amis ne sont pas manchots sur internet tout ce qu'ils ne connaissent pas sera trouvé par leur moteur de recherche et au besoin je laisse mes coordonnées.

A Larribar, le 10 mars 2017

Jean Léon EGURBIDE

Jean-leon.egurbide@sfr.fr